NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

70 N° 4 1948

Le témoignage chrétien

André MARC (s.j.)

p. 388 - 409

https://www.nrt.be/es/articulos/le-temoignage-chretien-2789

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LE TEMOIGNAGE CHRETIEN

Il s'agira, dans cet article, uniquement de l'idée, qui se cache dans cette expression, pour autant qu'au substantif « *Témoignage* » s'ajoute l'épithète « *Chrétien* ». Ce dernier mot se référant au Christ, et signifiant tout ce qui se rattache à sa personne, nous cherchons ce qu'est le témoignage soit du Christ, soit des siens. Si le Christ est un témoin, s'Il a témoigné, puis s'Il a voulu que ses disciples soient ses témoins, quel est en l'occurrence le sens précis du terme ?

D'après le *Vocabulaire Technique et Critique de la Philosophie* édité par André Lalande (1), le témoignage est ainsi défini : « A. Acte d'une personne (*témoin*) attestant un fait dont elle a eu directement connaissance ou décrivant un objet qu'elle a elle-même perçu... — B. Texte ou contenu de cette déclaration. On appelle *critique du témoignage* : 1° l'examen systématique d'un témoignage historique ou judiciaire, fait en vue d'en apprécier la valeur ; 2° la science ayant pour objet de déterminer les règles générales et les opérations essentielles de cet examen. — C. Preuve ou marque d'un fait... ».

Appliquant ces données au cas présent, dans l'intention d'instituer une critique du témoignage du Christ, nous nous demandons quel doit être chez Lui l'acte par lequel Il atteste un fait, dont Il a eu directement connaissance ; puis jusqu'où cet acte doit aller, pour que sa valeur soit garantie et sa véracité incontestable. Ainsi nous serons absolument sûrs que Jésus pense ce qu'Il dit et que ce qu'Il dit est vrai.

Or la réponse à cela est commandée par la solution d'une autre question : quel fait le Christ nous a-t-il attesté ? Quelle en est l'originalité par rapport à tout autre ? A quoi engage-t-il l'humanité ? Quelle attitude nous oblige-t-il à prendre et pouvons-nous à son égard rester entièrement indifférents ? Notre manière de traiter ces problèmes ne consistera pas dans une étude exégétique du Nouveau Testament, mais plutôt dans une réflexion philosophique sur le comportement du Christ, pour en saisir la cohérence et pour dégager la leçon, qu'il recèle.

I. LE TEMOIGNAGE DU CHRIST EST UN ENSEIGNEMENT

Le premier caractère du témoignage du Christ est d'être un enseignement, ou mieux une *révélation*, parce qu'Il nous apprend non

(1) P. 871.

pas quelque chose que nous ignorions et pourrions à la rigueur découvrir tôt ou tard, mais des vérités, que nous ne pouvons atteindre par nous-mêmes. Il nous instruit de ce qu'est Dieu en Lui-même et dans sa vie intérieure ainsi que des rapports de famille que ce Dieu veut nouer avec nous, en se proposant de devenir notre Père et notre ami, de nous adopter pour ses enfants. Il nous fait connaître comment Dieu prétend réaliser ses desseins, en L'envoyant Lui-même comme l'ambassadeur de son message. Pour nous présenter ses titres de créance, Il se donne comme le Fils de Dieu fait homme, donc comme le modèle ineffable et le moyen de cette union, que Dieu veut réussir entre Lui et notre humanité. Dans le Christ, Dieu se fait homme, pour que l'homme devienne Dieu. Jésus est le médiateur entre son Père et nous. Il l'est pour notre intelligence et pour notre volonté par la lumière dont Il nous éclaire, par la conduite qu'à sa suite Il nous invite à tenir, par les moyens qu'Il nous dit de prendre, pour que les ambitions divines se réalisent et que nous-mêmes parvenions, où Il veut. Puisqu'Il est la voie, la vérité, la vie, Il est maître et docteur.

Quant à ce qui concerne notre destinée sa doctrine va droit à l'essentiel, à l'éternel, et laisse tomber le reste, l'éphémère, nous abandonnant la charge d'y veiller et de nous en instruire nous-mêmes. Sur ses lèvres aucune leçon d'art politique ; pas de cours de sciences économiques ; rien sur la manière d'aménager notre cité terrestre, car Il estime que, dans ce domaine, nous pouvons et devons nous débrouiller avec nos propres ressources. Par contre, sur les points qui restent pour nous enfermés dans un mystère inaccessible, sur tout ce qui touche l'au-delà de ce monde, le rapport angoissant de la mort et de la vie, du temps qui fuit, et de l'éternité qui demeure, la préparation de celle-ci au sein de celui-là, sur tous ces points vitaux Il dissipe notre ignorance et notre nuit. Sa parole est pour nous un lever de soleil, qui ne connaît plus de coucher. Cessant d'être des voyageurs en détresse, perdus sans direction et voués au naufrage et à la ruine, malgré leur volonté de réussir à tout prix, nous retrouvons, avec une orientation, la connaissance et la possession des moyens de franchir victorieusement toutes les étapes.

Il est bien évident que cela nous intéresse au premier chef et ne peut laisser personne indifférent. S'il n'est pas nécessaire à tout homme de savoir construire ou piloter un avion, un navire, une automobile, ou une locomotive, parce qu'il est possible de recourir à l'aide d'autrui, pour se faire transporter, il l'est, au contraire, de savoir qui nous sommes, quelles sont notre origine et notre fin dernière, parce qu'il est à leur sujet des attitudes que nous décidons intérieurement dans notre conscience, sans pouvoir y échapper ni mettre un autre **à notre place. Tandis qu'il est d'innombrables choses dans l'ignorance** desquelles nous pouvons vivre, il y a là un point d'interrogation, que

nous ne pouvons négliger, puisqu'il commande l'échec ou la réussite de notre existence.

Plus que d'autres notre époque en a le sentiment très aigu. Il ne lui suffit pas de pénétrer les secrets de la nature physique, chimique, pour en capter les forces matérielles en vue d'améliorer notre condition et de nous procurer plus de bien-être ; elle veut avoir le dernier mot de notre destin, au point que sans cela elle croit n'avoir rien compris au reste. Si nous passons sur terre comme des acteurs sur une scène, lesquels n'y entrent que pour en sortir bientôt, si nous ne naissons que pour mourir, ne venons-nous pas à l'être pour nous anéantir ? Et n'est-ce point un paradoxe terrible que d'être en existant pour la mort ? Quoi de plus absurde, de plus révoltant, de plus angoissant que de s'en rendre compte, surtout quand, dans sa courte apparition, l'homme se sent travaillé par des aspirations sans bornes et par un désir de s'égaler à tout l'univers ? Si la vie en général est déjà un effort pour surmonter les conditions dans lesquelles elle a pris naissance, quelle force ascensionnelle ne trahit-elle pas dans l'homme, où elle n'est plus seulement organique et biologique, mais où elle est avant tout intellectuelle, spirituelle et morale ? S'il est surprenant de voir un germe vivant, si frêle et si menacé, s'épanouir dans la vigueur de l'adulte, il l'est encore plus d'observer l'homme grandir dans son corps et son intelligence, monter de l'ignorance au savoir, fortifier sa volonté, former et développer son caractère, mater ses passions, répandre autour de lui la bienfaisance, affronter et vaincre toujours de nouveaux obstacles, vouloir mieux et plus, surpasser continuellement ses devanciers. Il n'est donc pas de sommets, dont l'ascension lui soit définitivement interdite ! Mais, en face, voici la chute dans la vieillesse et la mort, qui marquent la liquidation terrestre des entreprises les plus grandioses, l'anéantissement de tout savoir, la perte de toute conscience ! Quel désespoir et quelle déception ! D'autant qu'il ne suffit pas aux hommes de subir la mort et ses ruines par la simple loi de la vie ; ils se la donnent les uns aux autres dans des luttes fratricides. Non contents que le temps peu à peu désagrège tout ce qu'ils édifient, il faut qu'ils se détruisent les uns aux autres ce qu'ils ont construit. Leur monde est en décombres et cassé : tout à l'envers. Eux qui rêvent, au sein de la famille et de la société, l'amour, ils y rencontrent la haine et ses guerres. Quoi de plus déroutant que d'ambitionner si grand, pour aboutir tellement à l'opposé des buts visés ? Quoi de plus poignant que d'être doué d'une intelligence pour se comprendre et de ne pas se reconnaître intelligible à soi-même ? Il est bien clair que dans ce cas une clef nous manque.

Une logique secrète joue ici. Puisque le mouvement de notre esprit, comme celui de la vie, est en montée, puisque l'homme veut se surpasser, qu'il passe infiniment l'homme et que rien de fini ne peut

l'apaiser, la première condition, pour qu'il se comprenne lui-même, est de se comprendre en dépendance d'un être supérieur et réel, et non pas en fonction d'un idéal plus ou moins arbitraire et vague, qui n'est qu'une projection de lui-même. Il cesse alors d'être suspendu dans le vide et de vouloir se suffire de son insuffisance. Le caractère transitoire de la vie présente n'est plus une énigme. Si la préparation de l'idéal se tente ici-bas, sa réalisation ne peut être pour maintenant, mais pour plus tard. Le paradoxe de vouloir à la fois se surpasser, tout en se conservant, sans s'anéantir, n'est plus une équivoque. Si l'homme est chose abjecte, tant qu'il ne s'élève point au-dessus de l'humanité, s'il remarque en même temps qu'il lui est impossible de faire la brassée plus grande que le bras, donc de monter au-dessus de soi, il conclura qu'il s'élèvera cependant, à condition que Dieu lui prête extraordinairement la main, et que lui-même, renonçant à ses propres moyens, consente à se laisser soulever par des moyens purement célestes. Le premier pas vers le succès est l'humble aveu de sa faiblesse, l'attente et le désir d'un secours supérieur divin, ainsi que la soumission à ses exigences. Il nous faut être disponibles à ce que Dieu peut faire en nous pour nous.

Or le Christ est ce secours et cette intervention de Dieu. Par sa doctrine, ce qui était énigme indéchiffrable s'éclaircit ; ce qui semblait absurde ou révoltant devient intelligible, acceptable, et le désespoir cède la place à l'espérance. La mort n'est plus le terme où tout s'anéantit, mais le détour de la vie pour accéder à une « survie », c'est-à-dire à une vie supérieure, qui n'est plus, comme pour les anciens, un univers de fantômes, mais l'épanouissement définitif de la vie divine en nous. Bien qu'il nous faille, pour exister, venir en ce monde par la naissance, nous ne pouvons, pour être pleinement, nous y éterniser ; pour le dépasser, nous devons en sortir. Avec lui nous devons sacrifier la partie fugitive, inférieure de nous-mêmes, et par là-même la consacrer, la sauver, puisque la chair est promise à la résurrection. Ainsi nous nous fixerons en Dieu.

Rien que de logique en cela. Dans son analyse du sublime, Kant n'a-t-il pas noté que le sublime consiste essentiellement dans le sacrifice d'un ordre inférieur et sensible pour l'avènement d'un ordre supérieur et spirituel? La splendeur de l'esprit brille dans cette ruine du sensible. Or dans le Christ seul, avec Lui seul apparaît, avec la sublimité de notre destin, la consécration comme la légitimité des sacrifices qu'il exige. L'horizon, qui était bouché, s'ouvre, et cette révélation ôte les voiles de nos yeux. Au lieu du cynisme, qui n'admet de valeurs que celles que l'homme se crée, au lieu de la révolte ou de l'angoisse devant l'absurdité, l'ambiguïté de notre existence et de son néant, nous connaissons l'assurance et l'espérance par la foi au témoignage du Christ. Dans nos risques, voici notre salut !

II. LE TÉMOIGNAGE DU CHRIST EST MARTYRE ET TESTAMENT

Pour que le témoignage de Jésus soit vraiment témoignage, il ne lui suffit point d'être un enseignement, une doctrine, sans plus, et cela pour la raison très simple que sa révélation est moins dans ce qu'Il dit que dans ce qu'Il est, moins dans ses paroles que dans sa personne humano-divine. C'est là son trait caractéristique. Une personne qui témoigne au cours d'un procès devant le tribunal, ou celle qui travaille pour les historiens de l'avenir, en consignant un fait dans un document, attestent l'une et l'autre une vérité dont elles sont distinctes. Bien qu'elles s'engagent dans ce qu'elles disent, elles affirment quelque chose qu'elles ne sont pas. Et c'est parce qu'elles ne la sont pas, mais s'engagent cependant pour elle, qu'elles la certifient, le cas échéant, avec leur parole donnée, pour assurer qu'elles rapportent tout, comme elles le savent, et que ce qu'elles soutiennent s'accorde finalement avec ce qu'elles sont. Mais, à part l'acte du témoignage, transitoire dans leur vie, le lien cesse entre leur être et ce témoignage ; leur conduite est sans rapport avec lui. Le témoignage du Christ est autrement direct, puisqu'il porte sur ce qu'est son auteur, en Lui-même et pour nous comme pour Dieu. Son lien avec sa personne n'est donc plus accidentel et momentané, mais essentiel et continuel ; dès lors il ne peut plus valoir indépendamment de sa vie totale ni de toute sa conduite parmi nous. Sa doctrine n'est valable que s'Il est ce qu'Il dit et que s'Il agit en conséquence. Plus que les paroles en effet les actes révèlent la personne : ils nous instruisent plus et mieux sur elle.

Un autre argument milite pour cette conclusion. L'enseignement de Jésus est avant tout une discipline de l'existence, parce qu'il touche à notre destinée et nous fournit les moyens de la réussir. Or Jésus ne peut être un Maître, sans être un Modèle et sans nous laisser un exemple, pour que nous suivions ses traces (*I Pierre*, II, 21). Puisqu'Il n'est la vérité, qu'en étant la voie, Il n'est la voie qu'en nous montrant la route, c'est-à-dire en la créant, puis en la prenant Lui-même. Or, cette route n'est rien d'autre qu'une attitude définie devant la mort et la vie, ou devant les biens de ce monde et devant Dieu. Quel est dans ce cas le sens profond de l'Incarnation ?

Par sa condition d'esprit incarné, l'homme est dans une situation difficile, sinon périlleuse, puisqu'avec ce qui passe il doit s'assurer des biens qui ne passent pas, et qu'il doit venir en ce monde pour en sortir, pour se procurer, dans un autre, meilleur, une position à l'abri de tout risque. Lui, qui part de rien dans un univers aux apparences prestigieuses mais évanouissantes, il doit viser à l'infini, jusqu'à Dieu même, auquel il ne peut s'égaler qu'en se laissant hausser par Lui **dans l'acceptation des conditions divines et le renoncement à ses**

propres forces. Traverser le créé, puis, afin de pourvoir aux nécessités de la vie corporelle, s'y ménager un sort le meilleur possible, mais en fin de compte le dépasser, voire, à travers la mort, bon gré mal gré, s'en passer, et par conséquent veiller avant tout aux intérêts de l'au-delà : rien pour lui n'est sans doute plus ardu, puisqu'il court le risque de négliger cet avenir lointain quoique définitif, pour l'immédiat quoique éphémère, donc de tout perdre en croyant tout gagner ! Au lieu d'une ascension sublime, une chute dégradante le guette. L'Incarnation de Dieu, c'est précisément Dieu qui vient à notre secours et se met dans nos dangers, pour nous en sauver en s'en délivrant Lui-même, pour suppléer à nos incertitudes, à nos faiblesses, à nos hésitations par sa certitude, sa force et sa décision.

Etant donnés ces présupposés, comment la carrière du Christ devait-elle se dérouler parmi nous, et pourquoi a-t-elle évolué, comme les Evangiles le racontent ? Dans son livre « *Mon Combat* », Hitler oppose au Christ, martyr et patient, le Christ lutteur, qui s'arme du fouet, pour chasser du temple la race des vipères et la tourbe des usuriers. Comme chrétien, il préfère et salue le lutteur, qui atteint la plus haute grandeur (2). Pour son compte cependant, Jésus a refusé d'être un combattant, un soldat en armes, et a choisi d'être un pur martyr, afin d'être un pur témoin. Quels motifs ont pu dicter cette ligne de conduite ?

En tant que Maître et Docteur, Il veut essentiellement nous apprendre à juger du point de vue de Dieu la valeur réelle et non pas apparente des choses, pour que nous conformions notre jugement au sien. Entre Lui et nous, tout peut se résumer par ces mots : une confrontation des jugements, dont le désaccord initial doit se muer en accord. Ce désaccord apparaît dès les conditions qu'Il a voulues pour sa naissance et pour sa famille. Il vient au jour dans un milieu de petits artisans et durant trente ans, avec les siens, Il travaille de ses mains, à la sueur de son front, pour gagner son pain. A un sort aisé et sans soucis, Il préfère la position pénible, obscure, de l'immense majorité des hommes. Sa première leçon est celle de la noblesse du travail ouvrier, selon qu'après nous avoir assuré la vie matérielle il nous procure le loisir de veiller aux intérêts éternels de l'âme. Personnellement, Il ne cherche jamais une situation mondaine ou sociale supérieure ; Il ne tente pas de s'élever au-dessus de son milieu et veut rester connu comme le fils du charpentier. Décisive est sous ce rapport la scène de la tentation au désert, qui Le montre clairement devant la même option difficile que nous. Pour soutenir son corps défaillant après le jeûne, lui donner sans aucune peine toutes ses commodités, au lieu de le mener durement et de le maintenir dans la même condition que la nôtre, fera-t-il appel à sa puissance divine, et

(2) Cité par Robert d'Harcourt, *L'Evangile de la Force*, p. 84.

subordonnera-t-il le supérieur à l'inférieur, le divin à l'humain ? Puisqu'Il est venu se gagner les âmes, qui attendent justement leur libérateur, acceptera-t-Il de paraître devant ses compatriotes en tombant du ciel, simplement en se lançant du sommet du temple, pour se poser doucement sans mal au milieu d'eux ? Ne paraîtrait-il pas alors avec une magnifique apparence ? Au messianisme, qui vient dans l'éclat de la sainteté pour toucher les cœurs dociles, ne substituera-t-il point un messianisme qui s'entoure de prestiges pour éblouir les imaginations, mais ne réforme pas intérieurement les esprits ? Ce faisant, ne pensera-t-il pas comme tout le monde, en consacrant de son autorité absolue l'importance exclusive des biens et des joies terrestres ? En renonçant à fonder ce royaume spirituel, qui est son unique mission, Il faillirait à sa vocation et rendrait hommage aux forces du mal, dont Il est venu nous affranchir ; Il adorerait Satan ! Son combat est donc bien le nôtre, car Il veut courir les mêmes dangers que nous.

Ayant ainsi fixé sa ligne de conduite, comment va-t-il s'y tenir ? Puisqu'entre le monde et Lui surgit un conflit de jugements, du fait qu'ils se jugent et se donnent mutuellement tort, quels développements vont suivre de ce heurt ? Ceux qui, en cette occurrence, se produisent presque toujours.

Lorsque les hommes n'ont pas les mêmes manières de voir sur ce qu'il leur convient de faire, le procédé normal, puisqu'ils ont en commun la raison, est de confronter leurs opinions, ainsi que les motifs qui les justifient, afin de se convaincre les uns les autres. Doués d'une intelligence amie de la vérité, laquelle se rattache à certains principes admis de tous, la discussion franche est pour eux le moyen obvie de s'entendre. En cela ils diffèrent des animaux, pour qui le seul moyen de trancher une querelle est de se battre. Ainsi des chiens se mordent et se déchirent pour un os à dévorer ; ils ne peuvent ambitionner rien d'autre que ces biens, dont la possession divise ceux qui les convoitent, car ils ne peuvent être acquis à plusieurs sans être morcelés. Mais par delà les biens matériels, l'homme souhaite quelque chose de mieux : la concorde des âmes et l'harmonie des volontés : trésors, dont chacun a sa part quand tous les ont tout entiers. Le but de la discussion est de les obtenir, pourvu que chacun, reconnaissant ce qu'il y a de légitime dans la position de son partenaire et ne gardant que ce qu'il y a d'équitable dans la sienne, rectifie celle-ci en fonction de celle-là. Des concessions réciproques et loyales sont le moyen normal, parce que pacifique, de garantir la paix.

Tel est l'idéal que compromettent à ce point les méfiances et les passions que fréquemment les discussions tournent à la dispute et dégénèrent en violences. Le partenaire devient un adversaire, sur l'esprit duquel il s'agit d'influer non plus par des arguments mais par

des voies de fait. Pour le contraindre à céder, nous nous en prenons à son corps, que nous blessons, meurtrissons, anéantissons, ou à ses biens matériels, dont nous nous emparons ou que nous détruisons. Telle est en fait l'évolution des différends entre les individus et les États, où ce recours à la violence s'appelle la guerre. L'absurde est de choisir comme moyen de la paix celui qui en est un obstacle efficace.

Cette situation, dans laquelle se met Jésus en s'incarnant, livre la clef de son destin. Il ne peut s'engager dans ce conflit d'idées, sans que celui-ci dégénère en une lutte à mort et s'achève dans le sang. Son témoignage se mue en martyre et en testament.

Avec ses opposants tout commence par une discussion, qui manifeste un antagonisme total. La vie est-elle toute dans les biens d'ici-bas ou dans ceux de l'éternité ? L'intention de ces pages n'est pas d'analyser dans le détail les circonstances quotidiennes de ces débats. Le Maître y triomphe avec une sûreté de soi, une précision, une concision dans l'argumentation, qui laisse ses interlocuteurs sans réplique. Leur dépit les fait venir aux voies de fait, aux moyens de violence, parce qu'ils n'en ont plus d'autres. Puisque, dans leurs raisonnements bourrés de pièges, ils ont toujours le dessous, c'est que la vérité n'est jamais avec eux, mais du côté du Christ. Si donc l'un des partis doit changer d'avis et se ranger à celui de l'autre, ce n'est pas le Christ, mais eux. Seulement les conséquences de ce revirement, la conversion dans les mœurs qu'il entraînerait, sont inacceptables pour eux. Puisqu'ils ne peuvent plus, par la logique, modifier les jugements de Jésus, agir ainsi directement sur son intelligence, il leur reste de l'influencer indirectement par l'intermédiaire des biens extérieurs, auxquels il est censé tenir comme eux.

Or, la preuve qu'il s'agit bien avant tout d'un conflit de jugements ou d'idées, nous est fournie par la procédure judiciaire, dont s'entourent les mesures prises. Jésus et le monde finalement s'affrontent dans le jugement d'un tribunal, à la barre duquel le Christ ne comparaît, qu'en annonçant aux sanhédrites qu'ils paraîtront à leur tour à la barre du sien. Le point culminant des débats est dans cette interrogation posée à Jésus : « Je t'adjure, par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu » ; puis dans cette réponse de l'accusé : « Tu l'as dit » ; enfin dans cette conclusion des juges : « Il mérite la mort ».

Il est normal que la querelle s'infléchisse dans cette direction. La vérité n'est pas affaire de la seule intelligence, quand elle engage le destin. Puisqu'elle exige la fidélité de la volonté, elle n'est définitivement assurée que par cette fidélité, qui pratique, observe le devoir. Cet ultime témoignage est la preuve décisive et cette preuve est la personne par toute sa conduite et non seulement dans ses discours. Ce qu'elle fait d'accord avec ce qu'elle dit le vérifie et vous fait l'ad-

mettre, tandis que ce qu'elle accomplit en désaccord avec sa parole la falsifie et la montre inadmissible. En conséquence, puisque Jésus affirme que les biens de ce monde ne sont pas tout, mais que le principal est ailleurs, qu'Il est Lui-même la vie divine et prétend l'établir par des preuves, les Juifs, qui par leurs raisonnements ne peuvent le faire revenir de cette thèse, tenteront d'y parvenir en Le prenant au mot, pour voir si dans la réalité Il se conduit vraiment comme Il parle. Ils Le priveront des biens matériels, les uns après les autres ; ils emploieront contre Lui la violence et la contrainte par corps. S'Il dit être la vie, ils Le mettront à mort. Par ailleurs, comme ils estiment que leur puissance vient de toutes ces forces matérielles et qu'ils n'en reconnaissent guère d'autres, pour ce motif encore ils seront acculés à y recourir. En face de cette tactique, quelle sera celle de Jésus ?

Elle est fixée par la logique de ses principes et de ses intentions à notre égard. De ses principes d'abord. Devant une option aussi décisive, qui met en question tout le sens de son message et de sa personne en ce monde, Il n'hésite pas. Il reste fidèle à Lui-même, à l'homme et à Dieu ; il ne renie pas, mais maintient son identité. Pour donner la preuve de l'inanité des moyens employés contre Lui, Il laisse ses ennemis déployer toute leur rage, sans recourir contre eux à des procédés pareils. De même que, durant sa tentation, Il ne s'abaissait point à utiliser sa puissance surnaturelle pour soulager son corps, ou pour flatter dans ses compatriotes des ambitions terrestres, de même, pendant sa Passion, Il ne fait pas appel à son pouvoir divin pour défendre sa vie corporelle. Puisqu'elle n'est rien en comparaison de la vie divine, cette vie qu'Il est Lui-même dans sa personne, le moment ou jamais de les jauger à leur exacte valeur et de maintenir leur hiérarchie est bien celui où elles sont mises en balance devant Lui pour un choix définitif. Il devra consentir au grand sacrifice, qui Lui sera demandé par l'exaspération de la querelle. Tour à tour les Juifs l'atteindront dans sa liberté : ils L'arrêteront ; dans son honneur : ils Le traîneront devant les tribunaux ; dans sa popularité : ils ameuteront la foule contre Lui ; dans ses amis, qui L'abandonneront ; ils tortureront son corps par la faim, la fatigue, la flagellation, les coups de toutes sortes. Quand toutes les armes se seront avérées inefficaces, il ne leur restera plus qu'à Lui arracher le dernier de tous les biens, celui sans lequel ne comptent ni la richesse, ni la liberté, ni l'honneur, ni l'amitié. Ils Lui prendront la vie et Le condamneront à mort. A cette attaque Jésus ne répondra point par la brutalité ; Il ne mobilisera point de troupes pour sa protection. Si l'un de ses apôtres tire l'épée pour Le protéger, Il le lui reproche et guérit le blessé ; puis Il se laisse ligoter. Pour ressaisir la faveur de l'opinion versatile, Il n'accomplit pas de miracles ; devant les tribunaux, sa défense est réduite au strict nécessaire et quand Il voit ses

juges se refuser à la justice, Il se tait. Il est matériellement désarmé, si faible qu'Il tombe sous le poids de sa croix. Lui, qui a guéri toutes les maladies, apaisé les tempêtes, multiplié les pains et les poissons afin de nourrir ses auditeurs, Il apparaît impuissant volontairement et reçoit les coups sans les rendre, pour être fidèle à ses principes, et cela pour Lui-même et pour nous.

Si nous considérons, en effet, ses intentions à notre égard, comment agirait-il autrement ? Il est venu nous convaincre et faire du bien à nos âmes, afin de gagner notre amour et de se concilier ses adversaires. S'Il leur rend coup pour coup, blessures pour blessures, Il leur fait du mal dans leurs corps et dans leurs âmes. Il les irrite contre Lui, en les dressant contre ses idées, en les ancrant dans les leurs. Supposons que, pour éviter la mort, Il la leur inflige ; Il les supprime de son chemin, mais, au lieu de les ramener à Lui, Il les ensevelit dans leur erreur et dans leur faute. Le seul moyen de conquérir leurs cœurs et de les rallier à sa doctrine, à sa manière de juger, c'est de ne pas rendre le mal, mais le bien pour le mal, et d'endurer toutes les violences. Rien n'est alors plus fort que son silence ; rien n'est plus convainquant ni plus bienfaisant. Sa puissance sur les âmes est dans sa douceur et sa patience ; Il est d'autant plus désarmant devant ses adversaires, qu'Il est plus désarmé. Avec une logique rigoureuse son sort est tragique et sa conduite est conforme à son enseignement. Parce qu'Il est absolument fidèle à Lui-même, son *témoignage* est son *martyre*. Comment est-il son *testament* ?

En envoyant à la mort le Christ, puisqu'ils ne pouvaient lui faire renier sa mission, les Juifs, qui renonçaient à Le persuader, espéraient au moins Lui imposer silence à jamais et mettre un terme à sa prédication. En Le faisant disparaître, ils pensaient écarter définitivement cet obstacle. Mais là encore Jésus voue à l'échec leurs projets, lorsqu'Il se sert de la mort pour proclamer son message, que, dans l'intention de ses ennemis, elle devait anéantir. S'il est certain que la mort impose un point final à tous nos discours, il l'est également que nous y voyons un moyen de les consacrer et de les rendre irrévocables. Tant que nous sommes vivants, nous pouvons reprendre nos paroles, corriger nos textes. Mais si nous utilisons la mort, pour les déclarer nos dernières paroles et nos dernières volontés, elles deviennent valables par le fait de cette mort. Telle est la signification du testament ! « Car là où il y a un testament, il est nécessaire que la mort du testateur intervienne, parce qu'un testament n'a son effet qu'en cas de mort, étant sans force lorsque le testateur est en vie » (*Epître aux Hébreux*, IX, 16-17). Mort et testament sont juridiquement liés, de sorte que sans la mort le testament ne peut être exécuté validement, puisqu'il est sujet à rescision. Avec la mort de son auteur, au contraire, il commence à valoir, parce qu'il ne peut être

annulé. Or, le Christ devant la mort est bien quelqu'un qui prend des dispositions testamentaires irrévocables. Le discours après la Cène en est un exemple. Dans les interrogations et les réponses de son procès, l'enjeu de tout est l'affirmation ou la négation de sa divinité, de sa mission céleste. Il meurt pour s'être dit Dieu et l'envoyé de son Père ; en face de la vérité, voilà sa dernière parole, voilà sa dernière volonté. La mort les scelle donc, au lieu de les anéantir, puisqu'elle les montre irrévocables, même à nos yeux. Sur les promesses, qui nous sont transmises par Lui, jamais plus il ne sera possible de revenir. De ce qui devait Le faire taire, Il se sert pour parler. Parce que son témoignage est son martyre, il est son *testament*.

Cette critique du témoignage du Christ, en dégageant sa cohérence, permet de conclure, que le Sauveur a dit ce qu'Il pensait, et qu'Il l'a plus fortement exprimé par ses actes que par ses paroles. Sa carrière ici-bas n'est si tragique que par la rigueur sans faille de sa logique et cette logique aboutit naturellement à la situation sublime et tragique de la Passion. Cette synthèse du tragique et du logique, en quoi consiste le sublime, manifeste au service de l'idéal une puissance d'intelligence et de volonté, comme il n'en est pas d'autre exemple. Du crime d'assassinat, que commettent contre Dieu et contre Lui ceux qui Le tuent, Il tire parti pour rendre à son Père l'hommage le plus parfait dans le sacrifice le plus absolu.

Pourtant toute la substance de ce témoignage n'est pas encore manifestée. Bien que nous sachions, sans aucun doute, que le Christ a enseigné, agi selon ses convictions, et qu'ayant engagé toute sa personne pour sa doctrine, Il n'a pu sciemment nous tromper, nous ne sommes pas encore entièrement sûrs qu'Il ne s'est pas trompé Lui-même. Il est donc indispensable de souligner le trait le plus original de son témoignage ; sa nouveauté est unique, au point qu'il est l'origine du *Nouveau Testament*.

Si la logique des événements commandait que le Christ affrontât la mort en pur témoin, la vérité de son témoignage n'exigeait pas moins qu'Il ne demeurât point dans la tombe. Puisqu'il affirmait qu'Il était la vie divine, en comparaison de laquelle toute autre n'est rien, mais vaut la peine d'être sacrifiée, la logique voulait qu'Il donne la preuve qu'Il était bien La Vie, donc qu'Il n'était pas seulement capable de toutes les abnégations, la mort comprise, mais qu'Il en tirait la Vie éternelle. S'il expirait par fidélité généreuse à sa vocation et montrait à ce moment une impuissance susceptible d'ébranler la confiance en Lui et dans la justesse de son jugement, tout en excitant peut-être l'admiration, il fallait qu'en revanche Il revécût, donc ressuscitât, pour que cette impuissance passagère apparût vraiment volontaire et le signe d'une force incomparable. Ainsi ce qu'Il per-

dait Lui faisait tout gagner. Le témoignage du Christ est sa mort et sa résurrection. D'où l'originalité de son testament.

Toute personne qui meurt en laissant un testament ne proclame irrévocable ce dernier qu'en devenant muette à jamais. Jésus, au contraire, ne consacre pas son testament par sa mort, au point d'être condamné au silence, puisqu'en ressuscitant Il retrouve la parole avec la vie. Il unit donc en Lui ce qui est ailleurs obligatoirement séparé : l'irrévocabilité abolue de la mort à l'éloquence et à l'ardeur persuasive de la vie. Mort, Il parle encore. Il est bien, comme Il l'a dit, la voie, la vérité, la vie ; Il est la voie de la vie, puisqu'Il est, par la mort, la résurrection éternelle et qu'Il sauve cette vie mortelle qu'Il a sacrifiée. « De là vient qu'Il peut sauver complètement ceux qui par Lui accèdent à Dieu, puisqu'Il est toujours vivant, afin d'intercéder en leur faveur » (*Hébr.*, VII, 25). Là est la preuve que, dans son jugement sur Jésus, le monde s'est fourvoyé, tandis que, dans son jugement sur le monde, Jésus a vu juste ; son jugement est définitif et sans appel possible. En se laissant juger par le monde au jugement inique, Il en infirme toutes les sentences, car l'extravagance de ce jugement montre que le monde ne sait pas juger. Il se méprend dans les buts qu'il se propose, et dans les moyens dont il se sert pour y parvenir.

Concluons. Le témoignage du Christ ne peut être aussi péremptoire et aussi efficace, allier aussi étroitement cette belle logique et ce tragique extrême, qu'en étant l'œuvre d'un amour sans bornes pour nous comme pour Dieu.

III. LE TEMOIGNAGE DES CHRETIENS : LA FIDELITE

Pour décisif que soit le témoignage du Christ mort et ressuscité, il comporte toutefois des insuffisances pour les motifs suivants. Jésus n'a pas voulu sur terre témoigner seulement devant Dieu, mais encore devant toute l'humanité, c'est-à-dire pour tous les hommes sans exception, puisqu'Il est venu les sauver. Or, tandis que tous les hommes se situent sur terre dans tous les lieux et à toutes les époques, Lui, qui est venu dans un pays particulier, à une époque précise, n'a pu au plus parler qu'à ses contemporains et qu'à ses compatriotes. La diffusion de son message est des plus restreintes, en comparaison de la publicité sans limites qu'Il souhaite. Pour remédier à ce déficit, Il a donc veillé à sa divulgation partout, en organisant la propagande et l'apostolat. Il a choisi quelques hommes pour en faire ses disciples, ses apôtres, ses messagers. Il leur a dit : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et de l'Esprit Saint. Allez par toute la terre et prêchez la bonne nouvelle à toute la création ; vous serez mes témoins à Jérusalem, dans

toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre ». Que veut-Il d'eux ?

Dans le langage qu'Il emploie pour envoyer ses Apôtres à travers tout l'univers, il est des mots significatifs : « Faites de toutes les nations des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et *enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit* » (Matthieu, XXVIII, 19-20). En proposant sa doctrine à notre acceptation, Il ne veut donc pas que nous la recevions comme une spéculation, qui n'intéresse que la seule intelligence, mais comme une ligne de conduite, qui engage tout notre être et décide de notre vie. Il ne s'agit pas tant de signer certaines formules, que d'accueillir sa personne et d'adhérer à Elle ; ce qui est tout autre. C'est un cas unique dans l'histoire. Lorsqu'une doctrine est élaborée par un penseur et communiquée par lui à ses semblables, elle reste distincte de lui, au point que nous pouvons ne pas la recevoir, elle, mais ne pas le rejeter, lui. A propos du Christ une telle dissociation s'avère impossible, puisqu'Il est la Vérité divine en personne, et que vivre de la vérité c'est vivre de Lui, de sa pensée, de son amour. L'adhésion à Lui est une adhérence, qui est un engagement total de l'intelligence et de la volonté, et qui nous rend pratiquants. Nul n'est son disciple, s'il ne Lui donne sa foi, et nul ne Lui donne sa foi, qui n'ait l'obligation de Lui donner toute sa fidélité. Ses vrais disciples sont des croyants, mais encore des fidèles et des pratiquants. Dès lors, ceux-là seuls qui réunissent tous ces traits mériteront d'être appelés ses témoins. Leur témoignage est celui d'un enseignement, parce qu'il est celui d'une vie. Il faut comprendre, ici, que cet enseignement n'est pas précisément celui qui se donne dans la chaire d'un professeur, mais plutôt celui qui se dégage d'une vie sainte. Alors que professer une doctrine sainte n'entraîne pas de fait la sainteté de celui qui la tient, une vie sainte est par elle-même un enseignement, parce qu'elle est un exemple.

Un autre vocabulaire traduit cela peut-être mieux encore. Le témoignage, que le Christ attend de nous, est que nous Lui rendions notre amour en retour du sien, et que, de même qu'Il s'est livré pour nous, afin de nous donner à Dieu, nous nous livrions à Lui, pour être à Dieu avec Lui, pour être obéissants comme Lui. Cela prouvera que nous L'avons compris. Cette obéissance est par elle-même le signe de l'amour, qui seul peut l'inspirer et dans lequel se résument tous les commandements avec leur nouveauté. Cet amour pour le Christ dérive ensuite sur tous les hommes, dont Il veut faire les fils de son Père. Il veut que nous les aimions, comme Il les a aimés, car Il estime que rien, comme cet amour, ne révèle ses disciples authentiques ; il les constitue ses témoins, et montre qu'ils vivent de sa vie, donc qu'Il est Lui-même toujours vivant.

Ce point capital doit être souligné. Rappelons en effet les sens du

mot « *Témoignage* » donnés au début de ce travail : l'acte d'une personne attestant un fait, dont elle a eu directement connaissance ; le texte ou le contenu de cette déclaration ; enfin *la preuve ou la marque* d'un fait. En l'occurrence, il ne suffit point de transmettre de bouche en bouche ou d'âge en âge le fait du Christ, de sa doctrine et de sa vie, pour que cette doctrine ait aux yeux de ceux qui la reçoivent toute sa force probante. Ici la démonstration n'est pas entièrement la même que pour un autre fait historique ou que pour une autre doctrine scientifique ou philosophique. La force, la rigueur des raisonnements, si satisfaisants soient-ils du point de vue logique, risqueront de ne pas décider l'adhésion, si quelque chose d'autre ne s'y ajoute pas sous l'impulsion d'une généreuse liberté. Pour vraie qu'elle soit, une doctrine de vie est en danger de n'être pas admise, lorsque celui qui la propose et prétend y croire n'y conforme pas sa propre vie. Cet écart entre ses paroles et sa conduite manifeste dans la première un manque de conviction personnelle et de foi, qui l'affaiblit. La preuve totale est fournie quand la doctrine façonne réellement la pratique de ses partisans. Or, quelle que soit sa cohérence logique, ceux-ci ne feront passer dans leur vie cette logique rigoureuse, et ne seront ainsi entièrement logiques avec eux-mêmes, que par une décision libre, où toute la personne s'engage dans l'amour. Ce témoignage de toute la personne et de toute sa vie en faveur du Christ n'est plus seulement une attestation, c'est une preuve, c'est une démonstration. De même que Jésus a mieux prouvé ce qu'Il était, par sa vie, sa mort et sa résurrection, que par ses paroles seules, de même les chrétiens, ses témoins, sont pour Lui des preuves meilleures par leur conduite que par leurs propos. Ils ne Le prouvent plus par tout ce qu'ils disent sans Le prouver par tout ce qu'ils sont. L'achèvement de la démonstration est fourni par l'esprit de sacrifice et de sainteté, conséquences de l'esprit de foi. Cette intervention de la liberté, loin de lui ôter sa rigueur logique, la lui donne plutôt tout entière et la constitue sans réplique. Aussi chez ceux qui poussent jusqu'à la mort cet esprit de sacrifice, et qui la préfèrent au reniement de leur foi, chez ceux-là l'Eglise voit par excellence les témoins du Christ et les nomme ses martyrs. Leur foi reste leur irrévocable testament. Si utiles, voire si nécessaires que soient pour notre intelligence les raisonnements de la science théologique et des docteurs, plus indispensable encore pour l'homme tout entier est l'argument de la sainteté. Il y a, dans celle-ci, tout ce que professe celle-là, puisque la doctrine est une doctrine de sanctification, qui n'est vraie qu'en tant qu'elle est efficace, et qui n'est pas efficace tant qu'elle n'aboutit à rien d'effectif. L'Eglise n'avoue comme ses Docteurs que ceux qu'elle a reconnus pour Saints.

Dans le domaine politique, l'histoire récente illustre ces vues, en les révélant très actuelles. Sous l'occupation ennemie deux façons de

mourir pour la patrie sont apparues : celle du soldat, qui tombe au champ de bataille, les armes à la main ; celle du condamné dans les camps de concentration, à qui les armes ont été enlevées, et qui n'a plus d'autre moyen de résistance et de défense, que sa foi intérieure à son idéal et à ses convictions. Plutôt que d'y renoncer, il aime mieux périr en y restant fidèle. S'il disparaît, ce n'est plus en combattant, en soldat, mais en témoignant, en martyr. Il témoigne en martyr parmi les procédures judiciaires, et parmi les tortures dont les hommes savent les entourer. Qui osera dire qu'il y a là moins de courage ? A l'exemple du Christ, le maître et le guide, dont l'attitude est celle d'un témoin plutôt que d'un soldat, celle de ses fidèles ne peut être différente.

Par la voix de ses chefs, l'Église l'a redit. Dans son message au Congrès Eucharistique national de Nantes en 1947, S.S. Pie XII déclarait : « Aujourd'hui plus que jamais, et comme aux premiers temps de son existence, *c'est surtout de témoins* que l'Église a besoin, plus encore que d'apologistes, des témoins, qui, par toute leur vie, fassent resplendir le vrai visage du Christ et de l'Église aux yeux du monde paganisé, qui les entoure » (3). Dans sa lettre de Carême de la même année, le Cardinal Suhard écrivait : « La vérité chrétienne n'est pas un système qui s'impose de l'extérieur par le prestige de ceux qui l'enseignent, ni même par sa seule rigueur objective ; elle se propose comme un *témoignage* » (4).

Voilà donc ce qu'attend de nous Jésus, la vocation qu'Il nous réserve, en nous donnant cette consigne : « Vous serez mes témoins jusqu'aux extrémités de la terre ». C'est dire : « Non seulement vous attesterez partout ma venue ici-bas, mon enseignement, ma mort et ma résurrection, d'un mot la réalité divine de ma personne ; mais si Je me suis sanctifié, pour que vous aussi vous soyez sanctifiés dans la vérité, et si vous l'êtes vraiment, par votre vie vous continuerez la mienne et vous serez sa preuve vivante. Grâce à vous Je demeurerai parmi les hommes, en demeurant en vous, qui demeurerez en moi ; votre présence sera la mienne, et votre personne sera la prolongation et la preuve de la mienne, car vous serez d'autres Moi-même. Comme nous ne ferons plus qu'un, le monde connaîtra que mon Père m'a envoyé et vous a aimés, comme Il m'a aimé. Vous serez ma gloire et Je serai la vôtre. Parce que vous me rendrez témoignage, Je vous rendrai témoignage à mon tour, pour que votre joie soit parfaite, la mienne étant la vôtre. »

Mongré,
Villefranche-sur-Saône. André MARC, S. I.

(3) *Documentation Catholique*, 31 août 1947, col. 1092.
(4) *Essor ou Déclin de l'Eglise*, 1947, Editions du Vitrail, pp. 50-51.